

# Echos et nouvelles

Autor(en): **Senso, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186279>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

encombrante, dont les avantages physiques s'épaississent à vue d'œil. Se corriger de cela n'est cependant pas facile. Conseillez donc la modestie à un embonpoint qui déborde!

De vieilles histoires qu'on croyait depuis longtemps oubliées ressuscitent pour cette circonstance. Une clef monumentale rappelle à celui-ci une rentrée tardive, qui sait? peut-être une correction paternelle. A tel autre, de petits renards de carton, semblables à ceux que Samson lâcha au nombre de trois cents dans les blés des Philistins, sont un ressouvenir amer des crus de nos coteaux.

Les pirates d'ailleurs se mangent entre eux et se réservent leurs traits les mieux aiguisés. Piratisez-vous mutuellement, c'est leur devise.

Toutes choses prennent fin. Mais quand les pirates ont épuisé leur sac de méchancetés, ce n'est encore que le commencement de la soirée. On entend alors une comédie, qui fait d'ordinaire apprécier la voix de basse-taille d'une ingénue d'occasion, puis on serre les rangs, et l'entrain devient général. Ici le narrateur est impuissant.

Et l'arbre? dira-t-on. L'arbre? il n'y en a plus: il n'y a plus que de « vieilles branches, » qui continuent jusqu'au matin cette petite fête de famille.

#### Echos et nouvelles.

Les journaux de Paris nous apportent une curieuse nouvelle: Mademoiselle Hubertine Auclert va se marier.

« Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire? » vont me demander certains lecteurs qui n'ont pas le temps de lire la chronique parisienne et qui sont peu au courant des faits et gestes des célébrités de la grande ville. Mon Dieu! la chose en soi n'a rien que de très naturel et je n'en parlerais certes pas si les circonstances de la vie publique de Mlle Hubertine Auclert ne donnaient à l'événement une importance exceptionnelle. Cette jeune personne, dont le télégraphe transmet les discours au quatre coins du monde, tout comme ceux d'un homme d'état, est, si je puis m'exprimer ainsi, la présidente « des émancipatrices françaises ». Je m'explique:

Du temps de Molière, il y avait des « femmes savantes », que l'immortel comique a ridiculisées sous le nom de « précieuses ». Ces braves dames tenaient des académies, étudiaient le beau langage, s'occupaient de rechercher « s'il y avait des hommes dans la lune ». De nos jours, il y a aussi des femmes savantes dont les aspirations sont beaucoup plus élevées, car elles ne rêvent rien moins que de voir la femme en possession de tous les droits civils et politiques dont jouit actuellement le sexe laid.

Sur les bords du Léman, ces idées nouvelles n'ont pas encore fait beaucoup d'adeptes, et je ne crois pas que notre public s'accoutumerait à l'idée de voir M<sup>me</sup> X ou M<sup>me</sup> Y allant discuter au « Guillaume-Tell » ou au « Trois-Suisses » la question

de la révision constitutionnelle ou celle du référendum. Mais sur les bords de la Seine, il en est autrement; les promoteurs du mouvement en faveur des droits de la femme ont rallié un grand nombre d'adhérents. Défendues avec chaleur par deux écrivains d'un talent remarquable, Alexandre Dumas et de Girardin, les dames parisiennes ne parlent plus que d'abolir les lois existantes; elles fondent des sociétés, organisent des réunions publiques et des banquets, protestent par tous les moyens contre la tyrannie des hommes; l'enthousiasme de quelques-unes ne connaît plus de bornes. Si Molière revenait au monde, il trouverait que ses Philaminte et ses Bélise étaient bien pâles à côté des champions actuels des droits féminins.

En principe, je ne suis point opposé aux revendications féminines; je reconnais que la femme ne possède pas tous les droits qu'elle devrait avoir et dont elle userait probablement mieux que certains hommes. Mais il y a émancipation et émancipation, comme il y a fagot et fagot, et celle que rêvent certaines femmes n'a pas précisément tout l'attrait d'une grande réforme sociale. Mais revenons à Mlle Hubertine Auclert. C'est donc cette jeune personne qui a été pendant quelque six mois, la « papesse de la religion nouvelle », selon l'expression d'un journaliste français. Elle a joué son rôle avec talent; mais non avec tact et mesure. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, et ce pas, Mlle Auclert l'a souvent franchi, témoin ce certain jour où elle déclara aux agents du fisc, avec une énergie digne d'une meilleure cause, qu'elle ne paierait pas ses impôts parce que, n'ayant pas le droit de voter, il lui était impossible de contrôler l'emploi que le gouvernement pourrait en faire. Néanmoins, en dépit de ses exagérations, elle a eu le mérite de « lancer » la question des droits de la femme et de forcer ces affreux tyrans d'hommes à la discuter, ce qui est déjà quelque chose.

Il est vrai que depuis lors M<sup>lle</sup> Auclert a été quelque peu dépassée par ses disciples qui ont singulièrement élargi le cadre de ses conceptions. Est-ce ce qui l'a déterminée à cesser tout d'un coup sa propagande? A-t-elle trouvé au contraire son chemin de Damas? Je ne me charge pas de résoudre le problème. Toujours est-il qu'elle entre en ménage. Loin de se « marier à la philosophie », comme l'héroïne de Molière, elle consent:

A goûter de l'hymen les terrestres appas.

Je m'étais fait, je l'avoue, une toute autre idée de cette jeune personne. Je la considérais bien un peu comme une « Armande, » mais comme une « Armande » enthousiaste et mystique, capable de tout sacrifier au succès de sa cause. Je la voyais déjà renonçant à toutes les joies de la famille pour se consacrer tout entière à sa mission. Elle partait, elle évangélisait d'abord l'Europe. Puis, nouvelle Sarah Bernhart, elle franchissait l'Atlantique pour aller présider en Amérique au triomphe définitif de « l'égalité des sexes. » Et tout cela s'est évanoui.

Qui pouvait supposer un instant que M<sup>lle</sup> Hubertine Auclert donnerait l'exemple de la défection ? N'est-ce pas en sa présence et par une de ses émules qu'a été prononcée cette parole mémorable : « Puisque les hommes ne veulent pas nous donner nos droits civils et politiques, mettons-nous en grève; ne nous marions plus; nous les forcerons à nous rendre justice. »

N'importe. La détermination de M<sup>lle</sup> Hubertine Auclert me fait de la peine pour elle. Avoir été la présidente de la Société des droits de la femme et n'être plus qu'une madame quelconque ! Avoir traité devant un public idolâtre les questions sociales les plus importantes et consentir, après cela, à écumer le pot au feu ! En présence d'une telle abnégation, je serais tenté de dire d'elle, ce que Paul-Louis Courier dit de Napoléon le jour où de général victorieux, il se fit empereur : Elle aspire à descendre.

MARC SENSO.

#### La djeina vèva.

Lo teimps est on grand mâidecin  
Po eiliâo que souffront ein dedin,  
Na pas d'on mau dè la carcasse,  
Mâ petout dè cein que tracasse  
L'esprit et lo tieu; ein on mot  
Dè tot cein que vo fâ capot.  
D'a premi qu'òquie no z'épràovè  
On sè décoradze et on tràovè  
Que rein ne no pào consolâ.  
Ne faut jamé désespèrà :  
Kâ por no coumeint po lè z'autro,  
Après on teimps l'ein vint on outro.

Onna felhie dè bon renom  
S'étâi mariâie à n'on luron  
Que modâ po lo grand voïadzo  
Pou dè teimps après son mariadzo  
Ein laisseint tota la mâison  
Dein 'na granta désolachon.  
Sa pourra fenna lo pliorâvè  
Et dzor et né sè lameintâvè  
Ein deseint : « O mon boun'ami,  
Sein tè que vé-yo déveni ?  
Y'è couâite dè t'allâ redjeindrè ! »  
Et le ne fasâi què dè djeindrè.  
Son père la laissâ pliorâ  
On part dè dzors, et pi lâi fâ :  
— « Ora, l'est bon ! Repreinds coradzo  
T'as bin prâo pliorâ por on iadzo;  
Tè faut tè fère onna raison  
Kâ dè tant sicliâ, à quiet bon !  
Céque qu'est moo ne s'ein tsau diéro  
Et pi cein n'est pas nécesséro.  
L'ein reste onco mé d'on galé;  
Laisse lè moo drumir ein pé.  
T'és trào djeina po restâ vèva  
Et te n'as pas fauta dè lèva  
Po retrovâ dâi z'amœirâo;  
T'ein as bintout ion se te vâo.  
Ne diò pas que lo faut tot ora,  
Na ! kâ tè faut atteinde oncora

Et se t'ein tràovo' on plie hupâ,  
Porquie ne lo preindrâi-tou pas ! »  
— « Oh ! que mè ditès-vo, mon pére !  
Y'aré pe fauta de 'na bière  
Ao de 'na tsambra d'on couvent  
Que d'ourè parlâ d'on galant. »  
L'est bon. On mâi, on an sè passé  
Et vo sédè bin qu'on sè lassè  
Dè tot què dè pan. Et adon  
Noutra vèva tsandze dè ton.  
L'einrubannè sa roba nâire  
Et diabe lo pas que s'époâire  
Dè reincontrâ su son tsemin  
On luron dégourdi, mâlin.  
Le tsante ein faseint se n'ovradzo;  
Le voudrâi ravâi son mènadzo,  
Et se promet bin dè veri  
'Na mazourkâ pè l'abahi.  
Enfin n'étâi rein mé tant trista  
Et l'avâi dza tota 'na lista  
Dè valets que l'arâi' volliu;  
Mâ nion ne vegnâi, kâ binsu  
Peinsâvont pas que la grachâosa  
Qu'avâi paru tant malhirâosa  
Aussè dza remé la couson  
D'on nové bet d'accordâiron.  
Lo pére, à la fin dè l'annâie,  
Que vâi sa felhie consolâie  
Etâi, vo peinsâ, tot conteint,  
Et ne lâi reparlà dè rein.  
Mâ cein ne fasâi pas l'affère  
De noutra petita sorcière  
Que dzemelhivè pè l'hotô  
Dè cein que ni pouets et ni biô  
Ne lâi vegnont contâ fleurette.  
Et grindze dè vivrè soletta;  
Le lâi fâ : Pére ! iô que l'est  
Cé galant que vo m'âi promet ?

G. C. D.

Nous extrayons du Rapport très intéressant lu à l'inauguration de l'infirmierie du cercle de Sainte-Croix, le 29 octobre 1880, le passage suivant :

« La question des infirmeries locales était à l'ordre du jour; on en parlait dans les maisons particulières, dans les cercles et dans les cafés. Un de nos combourgeois, établi à Lausanne, introduisit aussi cette question à Sainte-Croix, et un soir, au cercle de l'Union (le 25 juillet 1873), cinq personnes marquantes de notre localité, après une consommation, eurent un excédant de compte de dix centimes, que l'une d'elles proposa d'appliquer à la fondation d'une infirmerie à Sainte-Croix; cette proposition, qui paraissait une plaisanterie, fut appuyée. La minime somme fut doublée, triplée et quadruplée, séance tenante et portée ainsi à 80 centimes, et ce fut vraiment là, Mesdames et Messieurs, l'origine de la fondation de l'établissement de charité chrétienne que nous inaugurons aujourd'hui. Voilà une fois de plus la preuve que de petites causes produisent souvent de grands